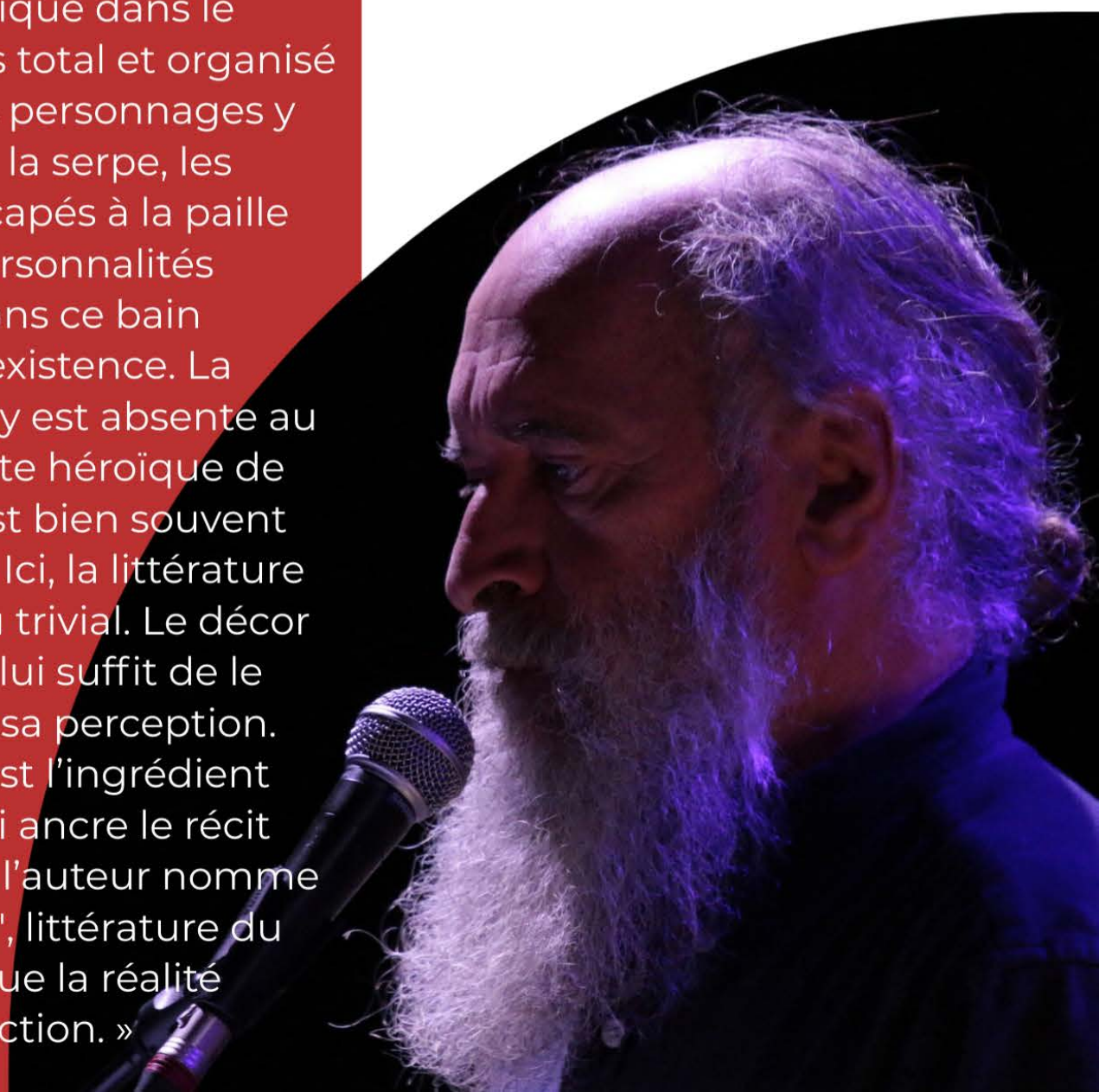




Sur la tête de ma mère

un roman de Saïd Mohamed

Saïd Mohamed « plonge son univers poétique dans le chaos le plus total et organisé de la vie. Les personnages y sont taillés à la serpe, les portraits décapés à la paille de fer, les personnalités trempées dans ce bain d'acide de l'existence. La psychologie y est absente au profit de l'acte héroïque de survie, qui est bien souvent dérisoire. (...) Ici, la littérature se nourrit du trivial. Le décor est planté, il lui suffit de le décrire avec sa perception. L'oralité en est l'ingrédient principal, qui ancre le récit dans ce que l'auteur nomme la "réalitture", littérature du réel — puisque la réalité dépasse la fiction. »





Requiem gouailleur pour la Mère
KENZA SEFRIQUI, 18 avril 2025

Le dernier récit de SAÏD MOHAMED est à la fois l'hommage funèbre à la Mère et un acte de « réalitture ». Détonnant. (...)

RÉSILIENCE PAR L'ÉCRITURE

Retracer la vie des ancêtres, c'est en effet faire à la fois l'inventaire des obstacles et de la résilience. L'exercice est délicat, car il est au plus proche de la blessure et oblige à revisiter des faits difficiles. L'alcoolisme, la délinquance, les enfants placés, une famille où chacun s'en sort comme il peut. La honte. La gouaille, l'argot, les images, l'ironie, sont autant d'outils dans la panoplie de l'écrivain de « réalitture ».

Monté sur son bourricot, à la fois Don Quichotte et Sancho, le picaresque saïd Mohamed déglingue de sa plume assassine tous les moulins à vent des temps modernes. Sur un air de coprolalie, il cache sa petite chanson d'amour. Poétiquement et sans blablas. Le verbe est oral, cru et imagé. Une culture ! Celle de la survie et celle « du peuple » – enfin, du ci-devant populo, car l'uniformisation guette. Pour citer « la Mère », sociologue cette fois : *« maintenant ça se croit, les gens. Ça a le col monté. (), et ça pense pisser plus loin. Tu ne reconnaîtras bientôt plus un ouvrier d'un patron si ça se trouve »*.

Héritage oblige, le verbe est rageur, le mot se fait coup de poing et le pugiliste accepte de prendre des coups.

Le fil conducteur de ce récit est porté par la mort de la mère, l'éclatement de ce qui faisait office de famille, la naissance d'un enfant qui oblige à « surmonter la peur du "cercle infernal de la danse macabre des aïeux" ». Avec l'âge, un déloyal infarctus frappe ! N'était le cœur de cet as de la pédale, dévalant plus facilement les côtes qu'il ne les avale, il aurait renvoyé notre insolite et insolent ad patres. *« On sent que le temps est bel et bien compté.(). Maintenant il faut arrêter de rigoler »*. À voir.

MUSTAPHA HARZOUNE

RÉFÉRENCE PAPIER

Mustapha Harzoune, « Saïd Mohamed, Sur la tête de ma mère », Mondes & Migrations, 1349 | -1, 214-215.

RÉFÉRENCE ÉLECTRONIQUE

Mustapha Harzoune, « Saïd Mohamed, Sur la tête de ma mère », Mondes & Migrations [En ligne], 1349 | 2025, mis en ligne le 01 avril 2025, consulté le 12 juin 2025. URL : <http://journals.openedition.org/mondesmigrations/1374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13yhh>



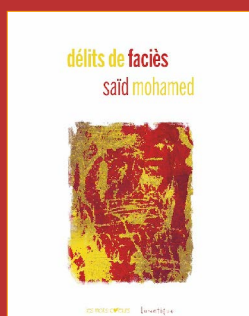
BOOJUM

L'ANIMAL LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

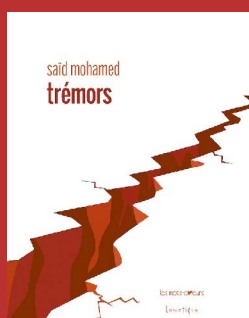
Délits de faciès

2024, 88 pages, 10 €



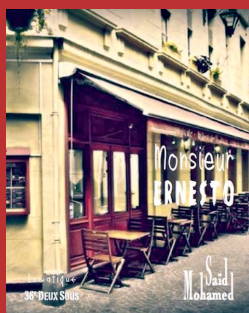
Trémors, 2024

108 pages, 12 €



Monsieur Ernesto, 2015

42 pages, 5 €



MISÈRE DE MISÈRE

Elle est brut de brut, la mère, comme la vie qu'elle a eue, rejetée par son père dès l'enfance, devenue fille de ferme. Du coup, bien qu'analphabète, elle avait le marxisme dans le sang, tendance anar : elle opposait le monde en deux classes, les pauvres et les « gros cons de riches ». Elle faisait partie de ce que, avec dédain, Marx appelait le lumpenproletariat. Comme tous les miséreux, elle n'avait qu'une obsession, manger à sa faim, et qu'un seul plaisir, le cul. Puisque, dans l'extrême dénuement, c'est le seul bonheur qui reste à notre portée. Elle a épuisé cinq hommes, sans compter les autres, et en a hérité de nombreux enfants aujourd'hui disséminés, et a dépassé ses quatre-vingt-dix ans avant de clamer. (...)

La langue de Saïd Mohamed, sa réalitture dit-il, a hérité de cette verve, chacune de ses phrases est une invention clownesque où la violence subie se retourne en drôlerie, il le faut pour ne pas crever idiot. (...) Cette langue du peuple est une création permanente, un bouquet de métaphores incongrues. Ce jeu continu avec les mots démontrant que l'on n'est même pas prisonnier de la langue dans laquelle les « gros cons de riches » ont voulu nous enfermer, avec les valeurs pourries qu'ils y ont injectées. (...)

Dans ce roman, notre auteur retrace donc la vie de sa mère dans la Sarthe normande, aussi celle de son père, berbère amazigh descendu de ses montagnes arides pour devenir malgré lui bâtisseur du mur de l'Atlantique nazi, il évoque également son propre parcours d'ouvrier, d'imprimeur, d'éditeur, de voyageur, d'enseignant à l'École Estienne, celui aussi d'un grand père grand tueur de « boches » en 14-18. Le peuple est son sujet principal, il en décrit les protagonistes avec authenticité et humanité, ce livre se situe donc bien dans la veine de la littérature populiste.

MATHIAS LAIR